
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 19/2 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.2.57322

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

à malmenner quelque peu la position du français comme langue de culture. De ce point de vue, la Révolution a non seulement préparé la victoire du français comme langue nationale, mais en même temps inauguré, ou du moins renforcé, l'isolationnisme linguistique de la France.

D'évidence, l'utilité de ce répertoire n'est pas à démontrer. Sa publication appelle, en revanche, deux remarques sur les problèmes que pose le traitement par ordinateur. Tout d'abord, l'ouvrage présente quelques traits d'un empressement dont on ne voit de raison que dans l'échéance du Bicentenaire. Il est à coup sûr extrêmement fastidieux d'identifier les auteurs d'un millier d'écrits, et il en restera toujours une petite partie dont on ne retrouve aucune trace, mais la solution minimale retenue est peu satisfaisante: un nom de famille, parfois un prénom, une fonction ou qualité et/ou une occupation, et c'est tout. N'est-ce pas confondre les besoins du traitement uniformisé par ordinateur, nécessairement réduit au plus grand dénominateur commun, et ceux de l'utilisateur qui souhaite avoir des renseignements sur ›son‹ auteur? N'eût-il pas été plus conforme aux exigences de la recherche d'étoffer le répertoire avec un maximum de données évitant aux chercheurs de recommencer chaque fois la même recherche? On ajouterait, par exemple (lorsqu'on les connaît, bien sûr): les dates extrêmes de la vie de l'auteur, son origine, la cote de l'ouvrage à la Bibliothèque Nationale, une référence biographique. L'ordinateur a-t-il ici été victime des choix initiaux faits par l'auteur pour son fichier manuel de base? Dans son avant-propos en tout cas, Alain Choppin rappelle prudemment qu'en tant que responsable du programme informatique il n'est pour rien dans les défauts de ce fichier. Raison de plus de prendre à cœur son avertissement qu'il faut bien réfléchir avant de se lancer dans un collecte de données de cette envergure puisque l'ordinateur est »le plus rigoureux des censeurs«.

La deuxième remarque concerne les cinq index qui terminent l'ouvrage. A défaut d'avoir été proprement travaillés, ils sont, en effet, d'un intérêt fort limité. Ce sont des sorties brutes d'ordinateur rendues parfois inutilisables par leur perfection même. Que faire de 350 chiffres de renvoi après l'entrée ›1794‹? Si l'ordre chronologique est vraiment si important, n'eût-il pas mieux valu ranger les titres par années de parution? Que faire d'un lieu d'édition ›Paris‹ qui, regroupant plus de quatre-cinquièmes des entrées, fournit près de deux colonnes de chiffres sur sept à huit rangées? Et à quoi servira réellement l'index par types de documents? Comme six types seulement sont distingués, chaque entrée compte au minimum une centaine de renvois, parfois le double ou le triple. Sur ce point, la rigidité de l'ordinateur décourage le lecteur. Celui-ci aura plus vite fait de parcourir la liste des ouvrages et de prendre ses notes à la plume que de faire quelques centaines de fois l'aller-retour entre le répertoire et l'index. Souhaitons qu'un répertoire de cette qualité soit, une prochaine fois, pensé davantage en fonction de ses utilisateurs.

Willem FRIJHOFF, Rotterdam

Ulrich HERRMANN, Jürgen OELKERS (Hg.), *Französische Revolution und Pädagogik der Moderne. Aufklärung, Revolution und Menschenbildung im Übergang vom Ancien Régime zur bürgerlichen Gesellschaft*, Weinheim/Basel (Beltz), 1990, 432 p.

Ce fort volume, très correctement présenté et relié, mais aussi très bien illustré (avec, ce qui est rare, une bonne table explicative des illustrations), retient l'attention. Il s'agit d'un important travail collectif animé par U. Herrmann et J. Oelkers, respectivement professeur de pédagogie historique et générale à l'université de Tübingen et professeur de pédagogie générale à l'université de Berne. Un avant-propos très dense et précis rappelle utilement les principaux travaux, du moins dans le domaine germanique, sur le rapport de la pédagogie à la Révolution française. Celle-ci, en effet, ne fut-elle pas, aussi, un événement pédagogique, aussi bien quant à ses intentions que dans ses effets immédiats et à plus long terme?

L'ensemble est fort clairement et méthodiquement construit. Les deux animateurs du

travail, U. HERRMANN et J. OELKERS, présentent d'abord, ensemble, quelques vues générales, très bien documentées, avec une bonne liste des sources et de la littérature secondaire, sur les rapports de la pédagogie et de la politique depuis l'Antiquité, mais surtout au XVIII^e siècle et à l'époque révolutionnaire, ainsi que sur la genèse du discours politico-pédagogique moderne. J. Oelkers montre ensuite de façon convaincante le rapport paradoxal, ou »dissonnant«, entre Rousseau et sa pédagogie, d'une part, et la Révolution française, d'autre part: porté aux nues par de nombreux révolutionnaires, Rousseau a pourtant développé une réflexion pédagogique qui, dès l'époque révolutionnaire, a pu être utilisée dans un sens antirévolutionnaire: conflit entre la politique de Rousseau et sa pédagogie?

Plusieurs contributions sont ensuite consacrées à l'éducation (»Erziehung«) et à l'enseignement (»Unterricht«) dans la France révolutionnaire. Heinz-Hermann SCHEPP analyse les conséquences, sur le terrain de la pédagogie, de la théorie politique de la Révolution telle qu'elle s'exprime, en particulier, dans la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen. Il distingue entre deux tendances différentes: l'une, plutôt »libérale«, avec Condorcet; l'autre, plus »radicale« et »égalitaire«, avec Lepeletier. La contribution de Dominique JULIA, très riche et précise, porte sur la notion d'»institution du citoyen« de 1789 à 1795; elle présente les origines, à la fois antiques et »éclairées«, de la notion, puis les importants débats de l'époque révolutionnaire, auxquels prennent part des hommes aussi connus que Condorcet, Talleyrand, Sieyès, Daunou, Michel Lepeletier, Lakanal ou l'abbé Grégoire, entre autres. Dans sa conclusion, D. Julia voit dans la Révolution un »gigantesque transfert de sacralité«, l'utopie pédagogique servant de moyen à la réalisation possible du rêve d'unanimité et d'harmonie sociale; et ce rêve n'a peut-être pas encore pris fin ... Cette contribution est heureusement suivie d'une chronologie de la politique scolaire de la Révolution, établie par U. HERRMANN, et d'une reproduction en fac-similé d'un »Alphabet républicain, orné de gravures et suivi de conversations à la portée des enfants, propre à leur inspirer l'amour de la Liberté, de l'Egalité et de toutes les vertus républicaines«. Le phénomène de transfert de sacralité, ou de sécularisation, signalé par D. Julia, se retrouve dans la contribution de Hans-Christian HARTEN, qui porte sur les rapports entre eschatologie pédagogique et utopie dans la Révolution, par exemple autour de l'idée de régénération de la société par la mère et l'enfant. Le combat de Condorcet pour les droits des femmes de l'éducation des jeunes filles est ensuite étudié par Frauke STÜBIG.

Un ensemble de huit contributions porte sur l'écho et l'influence (la »réception«, si l'on préfère) de la politique pédagogique de la Révolution française en Allemagne et en Suisse. Le souci d'éclairer le peuple (»Volksaufklärung«) et de l'éduquer (»Volkserziehung«) existe en Allemagne dès avant 1789. Holger BÖNING montre que ces tendances se trouvent modifiées par l'événement révolutionnaire et ses perspectives pédagogiques, mais aussi par la réaction politique qu'entraîne, en Allemagne, la Révolution: le réformisme »éclairé« ne devient-il pas impraticable, y compris dans sa composante pédagogique? Les »Philanthropes« allemands de la deuxième moitié du XVIII^e siècle participent de ce mouvement d'éducation populaire, qu'il s'agisse, par exemple, de Chr. G. Salzmann ou, bien sûr, de Joachim Heinrich Campe; la continuité historique et idéologique de ce mouvement »philanthropique« est soulignée par Hanno SCHMITT, cependant que Otto HANSMANN s'interroge sur la position parfois complexe de Wilhelm von Humboldt et de son individualisme face à l'héritage des Lumières, à la Révolution et à l'Etat prussien. C'est aussi du point de vue pédagogique que Ulrich Herrmann envisage la réflexion de Kant, face à la Révolution française, sur l'Histoire comme progrès, ou comme signe de la tendance du genre humain au progrès: l'enthousiasme suscité par 1789 fait de la question pédagogique, pour Kant, une question politique. Ce que la critique allemande appelle le »nouvel humanisme« ou »humanisme moderne« (»Neuhumanismus«) est aussi, d'une certaine façon, une réponse pédagogique à la Révolution française, à la fin des années 1790 et au tout début du XIX^e siècle, à l'époque des grandes réformes prussiennes, autour de penseurs et de pédagogues comme Schleiermacher (étudié par Michael Winkler), W. von

Humboldt ou Niethammer (contribution de Horst KRAUSE). Deux contributions, celles de Jürgen OELKERS et de Fritz OSTERWALDER, concernent ici le domaine helvétique: la position du pédagogue Pestalozzi (résumée dans la formule »oui et non«) et, plus généralement, les rapports entre perspective pédagogique (éducation populaire) et idée nationale (éducation »nationale«), face aux événements de France à partir de 1789.

Un autre ensemble de contributions s'éloigne un peu des questions strictement pédagogiques, mais pas complètement si l'on veut bien admettre que politique et pédagogie (et la réflexion sur l'une et l'autre) sont toujours étroitement mêlées. Après une étude détaillée de Bernd SCHÖNEMANN sur les notions de »peuple« (»Volk«) et de »nation« (»Nation«) en Allemagne et en France de 1760 à 1815, trois contributions abordent, de façon assez classique et sans apporter d'éléments bien nouveaux d'interprétation, l'examen des positions respectives de trois intellectuels allemands (de grand format!) face à la Révolution française: Kant, Schiller (dans les »*Lettres sur l'Education esthétique*«) et Goethe; il s'agit des contributions de Hans REISS (sur Kant, mais aussi sur Goethe) et de Gerhard KURZ sur Schiller. Une critique, ici, que le germaniste français ne peut s'empêcher de formuler, en souhaitant qu'elle contribue à une meilleure circulation des informations et des idées: ces trois contributions, à deux occurrences près, paraissent ignorer les travaux français sur le rapport de ces trois auteurs à la Révolution française et, plus généralement, sur les réactions intellectuelles allemandes à la Révolution, qu'il s'agisse d'ailleurs de travaux de germanistes ou de philosophes. Ces trois contributions, il est vrai, se présentent davantage comme des mises au point assez brèves que comme des études vraiment approfondies. Mais n'aurait-il pas mieux valu, dans ces conditions, choisir de présenter des thèses neuves et originales, plutôt qu'une série de considérations assez banales et bien rebattues?

Venant après une contribution fort subtile de Wolf Kittler sur les aspects pédagogiques (en liaison avec la Révolution et l'épisode napoléonien) de deux textes importants de Kleist écrits en 1809 (le »Katechismus der Deutschen« et »Die Hermannsschlacht«), la précise et concise contribution de Norbert WASZEK sur Hegel et la Révolution ne mérite pas, elle, le reproche adressé plus haut aux contributions sur Kant, Schiller et Goethe: l'auteur connaît visiblement les nombreux travaux français sur la pensée politique de Hegel (par exemple ceux de B. Bourgeois, J. D'Hondt, J. Hyppolite, Kojève ou Eric Weil); il fait bien apparaître toute la complexité (certains ont pu dire: l'ambiguïté) des positions de Hegel sur le phénomène révolutionnaire, de 1789 à 1830, en passant par la Terreur.

Si l'on fait abstraction d'une contribution un peu confuse et vaticinante de Wolfgang SÜNKEL sur le mythe et le »pathos« de la Révolution, l'ouvrage s'achève sur trois contributions d'orientation nettement pédagogique et qui concernent aussi le XIX^e et le XX^e siècle: l'une de Volkmar WITTMÜTZ sur la pensée politico-pédagogique des enseignants rhénans autour de 1800; une autre encore, de Susanne STROBACH-BRILLINGER, sur l'image de la Révolution dans les revues allemandes pour la jeunesse de 1789 à 1859; une troisième, enfin, de Rainer RIEMENSCHNEIDER, sur cette même image dans les livres d'histoire scolaires de 1871 à 1945, en Allemagne, contribution que l'on avait du reste déjà pu lire dans la revue lilloise »Germanica« (N^o 6, 1989, »La Révolution française dans l'imaginaire allemand«, coordonné par Michel Vanoosthuyse): dans les trois cas, même précision et même intérêt de la documentation réunie.

Les critiques ponctuelles formulées sur tel ou tel aspect (plutôt, d'ailleurs, sur les quelques contributions qui sortent de l'axe délibérément pédagogique-politique de l'ensemble) de cet ouvrage, ne doivent pas faire perdre de vue son grand intérêt, sa forte unité thématique et sa relative nouveauté.

Lucien CALVIÉ, Grenoble